

## Résilience et identité : que nous apprend l'approche ethnologique sur la résilience économique des sociétés actuelles ?

Par Hervé JUVIN \*

**L'ethnologie interroge les certitudes généralement partagées par les sociétés développées parce qu'elle établit la résilience des sociétés « autres » et en décrit les conditions. Certains de ses constats contredisent les dogmes économiques en vigueur. D'autres viennent plus durement accuser les conséquences politiques et sociales de ces dogmes pour nous mettre en garde. Et si notre quête de la croissance infinie se payait d'une destruction accélérée de nos sociétés, de leurs cultures et des civilisations en général ?**

Répondant, le 8 mars 1972, aux questions de Raymond Bellour pour la revue *Les Lettres Françaises*, Pierre Nora affirmait :

« L'ethnologie est à mon sens la science humaine qui, aujourd'hui, après l'économie, a le plus fondamentalement délogé l'histoire de ces certitudes traditionnelles ».

Sommes-nous à la veille de voir l'ethnologie déloger à son tour l'économie de ses certitudes ? Peut-on rêver de voir l'ethnologie tordre le cou aux affirmations aussi péremptoires qu'infondées de cette économie financière qui a tué l'économie politique ?

La question est actuelle. La crise de l'histoire vient de l'impossibilité, apportée par l'ethnologie, de tracer une ligne d'accumulation heureuse partant des origines et conduisant au progrès. Cette vision linéaire, enchantée, de l'histoire n'est plus : l'économie l'a remplacée.

L'économie fournit les certitudes, les croyances, les mythes, que ni les religions, ni la politique, n'assurent plus. Nous sortons de l'enchantement économique pour en découvrir les coûts cachés : le regard éloigné de l'ethnologue, qui nous rend conscient de tout ce que nous avons abandonné pour en arriver là, n'est pas étranger à cette découverte. Le sentiment que l'économie n'assure pas la résilience de nos sociétés, que ce qu'exige l'économie est de plus en plus clairement hostile à l'encontre de nos

sociétés, de leurs cultures, de leurs singularités remarquables. Plus encore, le sentiment que l'économie a passé le point à partir duquel elle se détruit elle-même et ceux qui ont placé leur foi en elle, incite à regarder ailleurs tant qu'il en est encore temps. Ils nous invite à prendre « la leçon des sauvages », comme l'écrivait Pierre Clastres, à ouvrir le grand livre des Autres et à porter sur nos propres histoires le regard éloigné que l'ethnologue porte sur ces Autres qui sont les Siens, pour un terrain, une thèse, ou pour toute une vie.

1 – Sociétés résilientes/sociétés non résilientes ; sociétés froides/sociétés chaudes ; sociétés ouvertes/sociétés fermées ; sociétés développées/sociétés sous-développées ; ... : le jeu des oppositions peut se poursuivre, il brouille les pistes et conduit vite à la perplexité, sinon au paradoxe.

Le premier apport de l'ethnologue est de mettre en doute les évidences. Il n'y a que dans les rapports du « Millenium Challenge », ou dans les pages de *The Economist* proclamant « *The end of poverty* », que l'on peut lire que la pauvreté matérielle des sociétés dites « primitives » condamne celles-ci à la disparition, ou bien que les membres des sociétés « sans histoire », en marge de la modernité, de la technique et du développement, vivent dans la misère et la peur du lendemain.

Arbitraire, le lien entre abondance matérielle et bonheur ; arbitraire, aussi, le lien entre croissance, revenu par tête et progrès.

La réalité, attestée par les travaux de terrain, comme par les témoignages transmis par les membres de tribus ou de sociétés pré-modernes, invalide les clichés généreusement prodigués par les Croisés du développement, ceux qui flairent les marchés à venir.

Ces sociétés, au contact étroit de la nature, et même, dans une dépendance quotidienne à l'égard de la nature, ont été résilientes, si résilientes que certaines viennent mourir sur les murailles de la modernité après plusieurs siècles, voire plusieurs millénaires d'existence. Elles ne survivent pas à grand-peine dans l'attente des sauveurs venus d'ailleurs qui leur ouvriraient les portes de l'abondance et du progrès. Leurs membres, loin d'être condamnés à une vie courte, brutale et misérable, disposent d'un temps (pour nous inconcevable) pour ne rien faire : parler, jouer, danser, s'aimer, regarder le ciel, se féliciter d'être ce qu'ils sont.

Et le sentiment qui naît du compagnonnage des pêcheurs nomades vézos de Madagascar, des Muria du Chattisgarh, ou des San du Bostwana, est plutôt celui d'une considérable résilience aux transformations de leur milieu, de laquelle l'accumulation financière est absente, à laquelle la technique est indifférente et à laquelle la satisfaction de soi et la connaissance intime de son écosystème sont étroitement liées.

Considérable est leur résilience dans leur relation avec la nature, mais faible est leur résilience face aux agressions extérieures. Les sociétés « froides » caractérisées par Claude Lévi Strauss comme des sociétés très économes en énergie et en violence interne, sont fort démunies face à nos sociétés chaudes, qui dépensent et produisent beaucoup d'énergie, avec, en contrepartie, une violence considérable : violence de la technique, violence de l'économie, violence du monopole du bien que nous nous attribuons, violence plus encore d'un système qui ne veut voir que du Même devant lui ; l'homme du regard éloigné, ethnologue, passeur, est bien placé pour douter de la résilience d'une modernité qui détruit tout ce qui n'est pas elle, à commencer par la plénitude identitaire des peuples du soi et du sien.

2 – La résilience des sociétés qui font l'objet du travail des ethnologues, et dont le seul point commun est qu'elles ont vécu hors de la modernité occidentale, qu'elles sont tournées sur elles-mêmes et leur plénitude, est généralement attribuée à quelques traits communs :

- ✓ L'adaptation au milieu. La facilité qui tend à localiser les sociétés sans histoire sur les terres bénies des dieux, où la chaleur du climat, la profusion de la nature, l'abondance végétale et animale assurent une vie douce, remplit les rêves de Tropiques : elle est tout simplement fautive. Faut-il évoquer les Fuégiens, les Eskimos, les Touaregs ? L'oekoumène humain est extraordinairement étendu ; les sociétés de la tradition ont développé des pratiques dont la

diversité traduit d'abord leur adaptation aux conditions climatiques, géographiques, alimentaires.

Un Canadien ou un Américain, pour vivre au Nunavut ou au nord de l'Alaska, consomment cent fois plus d'énergie que les Eskimos. Là où ceux-ci s'adaptaient, nous nous séparons. Là où ils acceptaient des vies rudes, le risque de l'accident individuel, nous les refusons en nous coupant de notre milieu par la technique, le droit, l'argent. Cette séparation a un prix, et ce pourrait être le prix de notre résilience.

- ✓ La démographie. Les peuples « autres » vivent à effectifs constants ou en très faible augmentation. La peur de la surpopulation explique des pratiques aujourd'hui incompréhensibles de limitation du nombre d'enfants appelés à atteindre l'âge adulte, y compris par une étonnante indifférence au sort des plus jeunes ; vivront ceux qui doivent vivre ! La résilience des sociétés primitives s'explique par la régulation naturelle de la population, par une sélection rigoureuse des individus appelés à survivre (famines, accidents, maladies, éliminent les plus faibles). Une relative, et parfois choquante, indifférence au sort individuel est la clé de la survie collective. Nous refusons de voir que la croissance démographique est la première menace qui pèse sur la résilience de nos sociétés. Ce n'est pas là le plus petit des effets de notre dévotion à la croissance économique, pour laquelle le grand nombre des consommateurs est la première ressource.
- ✓ La relation directe avec la nature : ces sociétés disposent de peu de leviers techniques (comme le moteur), et moins encore de capital financier pour modifier leur environnement, prélever plus de ressources qu'elles n'en disposent. La force humaine, quelquefois relayée ou multipliée par celle de l'animal, est le levier principal, sinon unique, de l'action de l'homme sur la nature. Les techniques qui assureraient un levier incomparablement supérieur sont ignorées ou interdites (à l'exception notable du feu, employé pour la culture sur brûlis). Et quand elles en disposent, l'histoire montre que les sociétés primitives ont toutes les chances de perdre leur résilience ; qui parlerait encore des habitants de l'Île de Pâques, s'ils n'avaient pas su dresser leurs dieux de pierre !
- ✓ L'emploi des services gratuits de la nature. Des siècles d'observation de la nature, une pensée symbolique et mimétique qui associe des formes ou des couleurs à des effets déterminés fondent une pharmacopée, un garde-manger, voire un rayon cosmétique étonnamment fournis, sans presque d'intermédiation technique. Chez les Muria du Chattisgarh, il n'existe rien – ni racine, ni feuille, ni fruit, ni fleur, ni animal, ni insecte – qui n'ait son utilité, qui ne soit employé en cas de besoin et dont l'usage ne se transmette de génération en génération. Avec une faible intensité de la mobilisation des ressources, mais une extension considérable du recours à la

diversité, les sociétés sans histoire se nourrissent, se soignent, se parent et s'embellissent dans une relation inverse à la nôtre, nous qui tendons à réduire la diversité pour industrialiser le vivant et intensifier son exploitation, nous qui rêvons de nous séparer de la nature pour accomplir le rêve caché de l'indétermination.

3 – Des éléments, plus politiques, sont tout aussi remarquables, et posent davantage de questions à notre modernité sûre d'elle-même.

- ✓ Le hors-marché. Les économistes de l'École de Chicago sont bien les seuls à avoir vu dans les relations de marché, l'état naturel des rapports humains ! Comme l'établit, par exemple, Maurice Godelier, après Mauss, toute société traite des biens qui se donnent, des biens qui se transmettent, des biens qui s'échangent contre d'autres (et ces derniers sont les moins importants). Dans une part significative des sociétés primitives, le marché n'existe tout simplement pas, les échanges étant régis par des règles associées au régime matrimonial, à la parenté, etc., et, plus généralement, à la pacification des relations à l'intérieur de la communauté. Chez d'autres, le marché existe, mais il est limité en importance, et les échanges qui y ont lieu sont accessoires – il ne s'agit que du nécessaire ! Face à cette prétention infondée qui entend faire du marché l'état naturel des rapports humains, le message de l'ethnologue est d'une brûlante actualité. L'illusion qu'il y a toujours un prix de marché, que le prix de marché est toujours le bon et, plus encore, l'illusion que tout service, tout bien et toute relation ont un prix menacent de nous faire oublier que dans nos sociétés également des biens, comme l'identité, demeurent vitaux, intransmissibles – et sans prix.

- ✓ L'épargne. Ces sociétés utilisent parcimonieusement les ressources à leur disposition. Soit que les tabous les obligent à ne pas tuer certains animaux et à ne pas cueillir certains végétaux, soit que la religion leur impose des périodes de jeûne ou d'abstinence, soit enfin que les règles de chasse, de pêche et de cueillette limitent au strict nécessaire le prélèvement sur la nature, leur consommation ne dépasse pas le rythme du renouvellement des ressources naturelles.

Nous épargnons des biens, indifférents à leur nature, et plus encore cette forme morte qu'est l'argent. Eux, ils épargnent les processus écologiques qui les ont fait naître, les font naître et les feront naître. L'exemple est donné par ces sacrifices de buffles, communs à de nombreuses sociétés, des Antandjy malgaches aux Torajas de Sulawesi, à l'occasion des funérailles d'un chef de famille : si les buffles se multipliaient, si leurs troupeaux grossissaient démesurément, la disparition des pâturages signerait la mort de ces communautés. Cette désépargne, qui choque les économistes lointains – quel gâchis de capital ! –, est en réalité une condition de la résilience. Les Antandjy n'ont pas la cupidité des Espagnols qui, au XVI<sup>e</sup> siècle,

développèrent à ce point l'élevage du mouton qu'ils rava-gèrent leurs terres, comme nous le faisons aujourd'hui pour faire pousser des arbres devenant adultes en l'espace d'une vingtaine d'années ou pour maintenir à tout prix les rendements agricoles ! Le respect de la vie serait-il le meilleur des placements ?

- ✓ L'égalité. « Celui qui s'élève, on lui met le feu ». Ce dicton malgache est l'un des plus répandus dans une société où l'esprit communautaire et le partage des tâches, comme celui des plaisirs, exigent la proximité entre niveaux de vie. L'organisation sociale, le mode de production, la gestion des accès et des biens limitent, voire excluent l'accumulation privée, notamment parce que la mobilité sociale représenterait une menace pour l'ordre et l'unité. Peu de contraintes dans ce domaine, mais surtout le mépris pour l'enrichissement : alors que l'héroïsme, les capacités amoureuses, la fécondité, les aptitudes au chant ou à la danse et l'éloquence sont socialement reconnus et valorisés, la richesse est méprisée ou, à tout le moins, ignorée. Alertée par un trafiquant français sur la présence d'or dans une rivière, la reine malgache Ranavolana II fit savoir à celui-ci qu'elle interdisait l'orpaillage, parce que l'or est facteur de division au sein d'une communauté : aveuglement primitif, ou sagesse postmoderne ?

- ✓ Les biens communs. « Une tonne d'or vaut moins qu'une livre de fihavanana », dit le Malgache (le fihavanana désignant l'esprit communautaire, le bien vivre ensemble). Étudiés dans le détail à maintes reprises, notamment par Elwin Verrier et Margaret Mead, les modes de propriété associent biens communs, espaces privés et échanges rituels, sous une contrainte, la fermeture à l'extérieur ! Les tribus d'Irian Jaya gardent leurs champs jour et nuit, et l'étranger ne peut rien prendre, cueillir ou tuer sans provoquer un conflit immédiat. Rien à voir ici avec la trop connue et mal interprétée « tragédie des communs » ; cette tragédie n'existe qu'à partir du moment où des prédateurs extérieurs, sans attache au territoire et sans responsabilité à son égard, peuvent piller la ressource sans être concernés par son renouvellement. Pas de biens communs durables sans frontière et sans responsabilité sociale de ceux qui vivent à l'intérieur de cette frontière ; le modèle de la société ouverte – ouverte... d'abord à ses ennemis – condamne les biens communs en les offrant au pillage. Toute relation avec la liberté de mouvement des capitaux et la colonisation de nos sociétés par la loi du rendement maximal est naturellement fortuite – à moins qu'elle n'appelle un regard ethnologue sur le pillage que le libre échange organise ?

Au fond, tout au fond de la résilience des sociétés « autres », quelques points vont à rebours des préjugés de la modernité et de l'utopie mondialiste.

- ✓ Le don divin des origines. Une partie des peuples premiers sont persuadés d'être « les seuls vrais hommes », qu'ils descendent du dieu crocodile, d'un



© Eric Raz/HOA-QUI

« L'exemple est donné par ces sacrifices de buffles, communs à de nombreuses sociétés, des Antandjoï malgaches aux Torajas de Sulawesi, à l'occasion des funérailles d'un chef de famille : si les buffles se multipliaient, si leurs troupeaux grossissaient démesurément, la disparition des pâturages signerait la mort de ces communautés ». Exposition de cornes de buffles sacrifiés lors de cérémonies, village de Palawa, Sulawesi, Indonésie.

éclair de soleil ou d'un taureau sorti des flots ! L'origine est divine, les mythes l'établissent, et la certitude d'un lien avec le sacré est source de fierté, de confiance et de sûreté de soi. La question de l'identité ne se pose jamais puisqu'elle va de soi. Ceux qui se réjouissent de la disparition des « grands récits », du « mythe de l'identité nationale », devraient être prudents : la vraie question n'est pas celle de la vérité historique, c'est celle de l'utilité sociale. Et l'ethnologue tend à répondre que les récits comptent, pour ceux qui y croient, et que l'unité compte, pour ceux qui s'y retrouvent ! Il pourrait ajouter que la fierté identitaire est une richesse qui en vaut bien d'autres et suggérer que l'appétit convulsif pour les biens matériels est une compensation médiocre de la misère identitaire qui sévit dans le monde des Mêmes, ces individus réduits à la conformité par le droit, le contrat et l'utopie planétaire.

- ✓ La primauté de l'esprit. Les Canaques déclarèrent à un missionnaire, qui en fut très surpris, que ce qu'il leur avait apporté, c'était le corps ! Et non l'esprit, c'est-à-dire aussi bien la musique, les jeux, les danses, la conversation, le récit que le culte des ancêtres, les rites et les prières. Rien d'abstrait dans cette dimension spirituelle, mais des préférences très concrètes pour les sources de satisfaction morales, sociales, imaginaires, qui placent le monde d'ici-bas sous le regard et la domination d'un monde d'avant, devenu monde d'en haut. Ce monde-ci n'existe que par les échos affaiblis du monde d'en haut, et le chamane sibérien, le maître vaudou ou le guérisseur du tromba malgache sont d'abord les passeurs de ce monde d'en haut. L'hétéronomie affirme qu'il est un autre monde au-dessus du nôtre, qui le commande et lui donne son sens. Nous en sommes sortis : nous ne croyons plus en aucun au-delà, mais nous continuons à sacrifier ce monde-ci en dévotion à une loi des marchés qui est ni plus ni moins consistante que celle du dieu crocodile et qui, ni plus ni moins que celui-ci, ne fait pleuvoir, briller le soleil ou n'apporte le bonheur.
- ✓ L'unité interne, la diversité externe. La résilience des sociétés traditionnelles, et plus encore leur extraordinaire diversité, proviennent de leur attention à gérer ce que Claude Lévi Strauss appelait « optimum de diversité », c'est-à-dire à maintenir une unité interne qui est la clé de relations confiantes, apaisées et sereines. Sur la base d'une foi commune, d'un récit des origines distinctif et valorisant, et d'une extrême attention à se différencier des autres (voisins, rivaux, ennemis), les sociétés primitives placent l'unité à l'intérieur et la diversité à l'extérieur, là où la modernité sans-frontériste nous incite à penser la diversité à l'intérieur, individuelle, et l'unité à l'extérieur. Le capital que constituent une identité forte, une unité nationale affirmée, est proche de ce capital institutionnel, auquel Douglass North, entre

autres, a consacré son œuvre : la question n'est pas que nous le négligions, mais bien plutôt que nous le détruisions rapidement, alors que la volonté constante des sociétés primitives de se différencier et d'approfondir leur singularité est le ressort majeur de ce que nous appelons la civilisation, laquelle est en survie.

- ✓ La société contre l'économie. Le secret de la résilience des sociétés de l'ethnologie tient sans doute dans la transposition à l'économie de ce que Pierre Clastres a mis en relief dans les sociétés indiennes : de même que ces sociétés ne sont pas incapables de constituer un État et ne sont pas en attente impuissante d'État, mais sont des sociétés contre l'État, organisées et disposées pour qu'un État ne puisse advenir, pour que le pouvoir politique ne puisse pas donner naissance à l'État, de même ces sociétés sont des sociétés contre l'économie. Ce n'est pas qu'elles ne connaissent pas l'accumulation de ressources, ni qu'elles soient incapables de concevoir des techniques qui leur donnent un levier considérable (par le feu ou par le poison, par exemple), c'est qu'elles s'organisent contre, c'est qu'elles érigent des dispositifs divers (certains d'entre eux étant extraordinairement sophistiqués) pour interdire l'accumulation privée, la concurrence entre leurs membres ou une consommation excessive des ressources et, surtout, la primauté de l'économie, des choses qui se possèdent sur les choses qui se rêvent, se chantent ou se content. Les jeunes hommes Bara, au centre sud de Madagascar, doivent voler des têtes de bétail avant d'être reconnus comme des hommes par leur société. Le chef indien, dépourvu de tout pouvoir réel, est obligé de répondre avec munificence aux dons, aux échanges, et il se ruine à son poste. Les adolescents Muria étaient punis s'ils passaient plus de deux nuits avec le même partenaire dans le « gothul », le dortoir commun, et se laissaient aller à la possession ou à la jalousie. Les journées malgaches du « Bain des Reliques », où le corps de chacun, de chacune, appartient à tous et à toutes, ont pour fonction majeure de ramener chacune et chacun aux satisfactions premières, à ce que ni l'argent ni le rang social ne donnent – parlez-en à la princesse et à son jardinier ! La lutte contre l'appétit de propriété, contre l'esprit de lucre ou d'usure, est la forme commune de ces sociétés contre l'économie qui ne concèdent à la production, à l'échange et à l'épargne de biens matériels que le minimum nécessaire. Nous cherchons précisément dans l'attitude inverse un salut qui se dérobe. Et nous avons détruit sans coup férir ceux qui ne nous demandaient rien, sauf de les ignorer, au point de mettre en péril cette condition universelle de la survie de l'espèce, sa diversité.

Les sociétés « autres » ont duré dans des conditions qui semblent pour nous incroyables !

Mais elles ont disparu. Il est généralement considéré, en 2013, que plus aucun groupe humain existant n'a

maintenu un isolement tel qu'il n'ait pas eu de contact avec la civilisation technique. Il est intéressant d'examiner les raisons de la non résilience de ces sociétés, une fois rappelé cette vérité simple que les ONG et les apôtres de l'État de droit ont oubliée ; le vrai facteur de non résilience des sociétés primitives, comme l'énonçait un humaniste anglais en 1880, c'est le fait que : « nous avons les mitrailleuses Maxim's, et (eux,) ne les ont pas ! » La question est ouverte : qui aura, demain, entre ses mains, les mitrailleuses de l'Apocalypse ?

Pour qui considère la diversité comme une garantie de survie, l'épisode violent d'extinction de la diversité humaine qui s'achève est inquiétant.

Ce n'est pas un hasard si Jared Diamond va chercher dans les tribus de ses terrains d'ethnologue les leçons qui pourraient nous sauver ou nous permettre d'espérer mieux faire.

Ce n'est pas non plus un hasard si la revanche identitaire est un fait que tout dirigeant d'entreprise et tout res-

pensable politique est obligé d'intégrer ; sa survie en dépend.

Et ce n'est pas seulement un cauchemar que nous partagerons avec Claude Lévi-Strauss, si nous devinons qu'à la suite de quelque accident, pas inconcevable, pas invraisemblable, pas seulement probable, mais proche, les seuls à survivre sur une planète dévastée seront ces Antandjoy ou leurs frères des Terres australes, les Sans, qui, depuis des millénaires, savent composer avec l'une des terres les plus arides du monde irradiée par le soleil, balayée par les vents du Grand Sud, et qui survivent dans leurs maisons à demi enterrées, au milieu d'une brousse sèche aux arbres torturés, pour fêter sous le tamarin géant le simple bonheur d'être en vie.

### Note

\* Président d'Eurogroup Institute.